

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^e boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 8 fr.; un an, 14 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr.; — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Statue de Caracalla à Philippeville (d'après une photographie de M. Moulin)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RECITS HISTORIQUES : Statue de Caracalla à Philippeville; Trait de Turenne. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La forêt enchantée (suite). — VARIÉTÉS : Le cheval arabe et son maître; Mme de Sévigné; La fin de l'automne; Le faucon; L'aéronaute Testu.

RECITS HISTORIQUES.

CARACALLA.

(211-217.)

A Philippeville, en Algérie, dans les ruines de l'antique cité de Rusicada, on a trouvé une statue de Caracalla, empereur romain, et on l'a replacée sur un piédestal : honneur qu'en vérité elle ne méritait guère.

Car ce Caracalla était un monstre.

Voici les principaux faits de son histoire :

Fils de l'empereur Septime Sévère, il avait hérité de l'empire conjointement avec son frère Géta.

Caracalla poignarda son frère dans les bras de leur mère, et cita Romulus pour se justifier. Cependant, tourmenté de quelques remords, il essaya de les étouffer dans le sang. Papinien, illustre jurisconsulte, refusa de faire une publique apologie du fratricide.

« Il est plus aisé, dit-il courageusement, de commettre un crime que de le justifier. »

Caracalla le fit périr ainsi que plus de vingt mille personnes amies de Géta ou ses partisans. Il décima sénat et le bafoua.

En même temps, ses folles prodigalités, ses constructions ruineuses, l'augmentation de solde qu'il avait encore accordée, ruinaient l'empire. En trois mois il avait dissipé les trésors amassés par son père.

Puis il quitta Rome, et, tantôt sous le costume d'Alexandre, tantôt sous celui d'Achille, il parconrnt, en les dévastant, les provinces du Danube et de l'Asie. A Alexandrie, pour se venger de quelques épigrammes, il ordonna un massacre général de la population.

Afin de pouvoir se décorer du nom de *Parthicus*, il engagea le roi des Parthes à lui donner sa fille en mariage; il put s'avancer avec une armée qui paraissait seulement une suite royale, dans l'intérieur de l'empire des Parthes. Leur roi Artaban vint à sa rencontre et le reçut comme son gendre, de la façon la plus amicale. Tandis que les Parthes, dans une entière sécurité, s'abandonnaient à une joie avengle, Caracalla donna tout à coup le signal du massacre, et les Romains firent un affreux carnage; Artaban échappa avec peine. Le pays fut ensuite ravagé, et l'armée de Caracalla regagna les frontières de l'empire romain.

Peu de temps après, tandis qu'il visitait un temple avec une suite peu nombreuse, un centurion, qui avait une injure à venger, assisté d'ailleurs par le préfet des gardes, Macrin, qui savait sa propre vie menacée, tua Caracalla (217). Le meurtrier fut aussitôt massacré par les cavaliers qui formaient la garde particulière du prince.

Ainsi finit ce règne de six ans.

TRAIT DE TURENNE.

Un secrétaire de l'illustre maréchal de Turenne alla demander, de sa part, quoiqu'il n'en sût rien, un emploi à Colbert. Ce ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir à ce grand homme, alla lui porter lui-même la nomination demandée. Le maréchal fut assez surpris de la démarche et du compliment. Néanmoins, recevant la nomination, il remercia Colbert, et

fit appeler son secrétaire. Cet homme se crut perdu, car il pensa que Turenne ne lui pardonnerait pas une démarche aussi téméraire; Turenne l'accueillit avec bonté, ne lui fit aucun reproche, et lui remettant la nomination entre les mains :

« Si vous m'eussiez parlé de cette affaire, lui dit-il, je vous y aurais servi comme vous l'auriez pu souhaiter; et tout ce qui me fâche en cela, c'est que vous ne me disiez point ce qui vous oblige à me quitter. »

Le secrétaire, confus, et néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avait cherché cet emploi que parce qu'il avait une nombreuse famille à soutenir, Turenne lui accorda une gratification considérable et lui promit de demander plus tard pour lui, de l'avancement au ministre, s'il s'en rendait digne par ses services. Z.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA FORÊT ENCHANTÉE.

IV. Résolution hardie.

Ces braves gens avaient donc maintenant perdu leurs trois filles, mais en compensation ils possédaient une immense fortune. Le comte ne tarda pas à en réaliser une partie en argent. On ne vit plus du matin au soir dans le château que marchands et juifs, qui venaient acheter les précieuses perles. Le comte dégagait ses domaines, plaça un fermier dans le vieux château qu'il habitait, reprit possession de son ancienne résidence, et prit de nombreux domestiques; mais il vécut cette fois non plus comme un dissipateur, mais comme un bon économe; l'expérience l'avait corrigé.

Cependant, au milieu de cette opulence et de cette splendeur, la pauvre comtesse ne pouvait se consoler d'avoir perdu si malheureusement ses filles. Elle ne quitta plus le deuil, et ne connut plus la gaieté. Longtemps elle espéra revoir sa chère Bertha avec le riche chevalier aux perles, et chaque fois qu'on lui annonçait la visite de quelque étranger de distinction, elle se figurait que c'était son gendre qui revenait avec sa fille. Quant au comte, il ne put consentir davantage à lui laisser cette vaine espérance, et un beau matin il lui révéla que ce gendre magnifique n'était autre chose qu'un affreux poisson.

« Ah! soupira la comtesse, ah! je suis la plus infortunée de toutes les femmes! N'ai-je donc été mère que pour voir mes filles devenir la proie de monstres effroyables! Que sont tous les trésors de la terre pour une mère privée de ses enfants! »

La comtesse se désola même au point de tomber dans une noire mélancolie, et l'ange de la mort eût été le bienvenu auprès d'elle, s'il fût venu la délivrer de cette cruelle existence.

Cependant un heureux événement vint la distraire de ses chagrins : elle devint mère d'un fils.

Grande fut la joie des bons parents à la naissance de ce cher enfant. De tout le pays environnant on accourut au château, où des divertissements et des fêtes de toute sorte furent donnés en l'honneur du jeune héritier. Le père le nomma Reinald. C'était un beau petit garçon, un véritable amour, et on soigna extrêmement son éducation.

L'enfant grandit dans la joie; il faisait l'orgueil de son père et la consolation de sa mère, qui le chérissait comme la prune de ses yeux. Toutefois, bien qu'il fût actuellement l'idole de son cœur, elle ne pouvait

effacer de sa pensée le souvenir de ses trois filles. Souvent, lorsqu'elle tenait dans ses bras le petit Reinald, qui lui souriait, une larme involontaire tombait sur ses joues, et souvent aussi le cher enfant, devenu grand garçon, lui demandait avec une douloureuse compassion : « Bonne mère, pourquoi pleurez-vous ? »

Mais la comtesse lui cachait toujours avec le plus grand soin la cause de son chagrin ; car, hormis son mari et elle, personne au monde ne savait ce qu'étaient devenues ses trois filles. Plus d'une forte tête de l'endroit prétendait savoir pertinemment qu'elles vivaient reléguées dans un cloître ; d'autres voulaient les avoir vues à la cour de la reine de Bourgogne ou de la comtesse de Flandre. Enfin, à force d'agaceries et de caresses, Reinald parvint à arracher à sa tendre mère son secret ; elle lui conta de point en point l'aventure de ses trois sœurs, sans omettre aucune circonstance, et lui, il ne perdit pas un mot de ces histoires merveilleuses. Dès lors il ne forma plus qu'un souhait, d'être en âge de porter les armes, pour tenter les aventures à son tour, chercher ses sœurs dans la forêt enchantée, et rompre l'enchantement.

A peine fut-il armé chevalier, qu'il demanda à son père l'autorisation de conduire une petite troupe d'hommes d'armes en Flandre. Tel fut du moins le but qu'il prétexta. Le comte, charmé de l'humeur chevaleresque de son fils, lui donna chevaux et armes, écuyers et servants, et de bon cœur y joignit sa bénédiction paternelle ; mais la pauvre mère tout inquiète ne consentit qu'à grand'peine à une telle séparation.

V. La caverne.

Le jeune chevalier n'eut pas plus tôt quitté le château de son père que, plein d'une ardeur romanesque, il piqua des deux vers le vieux manoir de la forêt et alla demander l'hospitalité au brave fermier de son père, qui lui fit l'accueil le plus honorable et le traita de son mieux. Le lendemain, de grand matin, quand tout le château était encore plongé dans le sommeil, il sella son cheval, et laissant là ses gens, se met à galoper avec toute la fougue de son âme vers la forêt enchantée.

Plus il avançait, plus la forêt devenait épaisse et sombre, et le sabot de son cheval faisait résonner les rochers qui, de tous côtés, bordaient la route. Autour de lui régnait une morne solitude, et les arbres étaient si rapprochés les uns des autres, leurs branches entrelacées formaient un réseau si serré, qu'il semblait impossible à notre jeune aventurier de pénétrer plus avant. Aussitôt sautant à bas de son cheval, il le laisse paître à son gré ; puis se frayant un chemin avec son épée à travers les fourrés, il grimpe sur les rocs qui, deçà delà, lui barrent le passage, et se laisse glisser dans les précipices. Après bien du temps et des peines, il arrive dans un vallon que traversait en serpentant un clair ruisseau. Il suivait les sinuosités de cette eau limpide, lorsque tout à coup, au loin, il aperçoit une grotte creusée dans le roc, et devant cette grotte quelque chose qui ressemble à une figure humaine.

Aussitôt il double le pas, s'avance entre les arbres dont le chemin était obstrué, et, à travers leurs branches, il distingue nettement une jeune dame assise sur le gazon ; soudain il s'élance de sa cachette pour être aperçu d'elle. Mais à peine l'a-t-elle remarqué que, jetant un grand cri, elle vole au-devant de l'étranger, et d'un ton effrayé et plein d'angoisse :

« Jeune homme, dit-elle, quelle malheureuse étoile t'a conduit dans cette forêt ? Ici habite un ours sauvage, qui dévore tout enfant des hommes qui se hasarde près de sa demeure ; fuis, sauve-toi ! »

A ces mots, Reinald, d'après les récits de sa mère, présuma que c'était là sa sœur Wulfilde.

Il salua la dame avec courtoisie et répondit :

« Ne craignez rien, noble dame, je connais cette forêt et les aventures qui s'y sont passées, et je viens rompre l'enchantement qui vous y retient prisonnière.

— Insensé ! dit Wulfilde, qui es-tu donc, que tu te hasardes ainsi pour rompre ce puissant enchantement, et comment le peux-tu ?

— Avec ce bras et cette épée, répond-il d'un ton ferme. Je suis Reinald, fils du comte auquel cette forêt a ravi trois filles d'une incomparable beauté. Et vous, n'êtes-vous pas Wulfilde, sa fille aînée ? »

La dame alors frissonna encore davantage, et resta stupéfaite d'admiration devant le jeune téméraire. Celui-ci profita de cette pause et prouva si bien son identité par mainte et mainte nouvelle de famille, que Wulfilde ne put douter plus longtemps que Reinald ne fût bien son frère. Alors elle l'embrassa tendrement, mais ses genoux fléchissaient de frayeur, à l'idée du danger qui menaçait les jours de ce frère chéri.

Sans perdre un moment, elle le conduisit dans la caverne, pour y chercher quelque coin où elle pût le cacher. Or, sous cette longue et sombre voûte se trouvait un tas de mousse, qui servait de litière à l'ours ; et en face un lit magnifique, tendu de damas rouge à tresses d'or, pour la dame. Reinald dut se décider à se blottir au plus vite sous ce lit, et à y attendre son destin. Tout mouvement, tout bruit lui fut interdit sous peine de perdre la vie ; surtout sa sœur lui recommanda bien de ne pas tousser ni éternuer.

A peine notre jeune homme s'était-il blotti dans sa cachette, que voilà l'ours redoutable qui regagne en grommelant sa tanière, flairant de tous les côtés avec son museau ensanglanté. Il venait de découvrir dans la forêt le cheval de Reinald, et l'avait mis en pièces. Wulfilde était assise sur sa couche comme sur des charbons ardents ; elle avait le cœur serré, car elle croyait que son seigneur et maître n'avait son humeur d'ours que parce qu'il avait soupçonné la présence d'un étranger dans la caverne. Cela ne l'empêcha pourtant pas de lui faire des caresses, de lui passer doucement sa main sur le dos, et de lui gratter les oreilles ; mais la bête morose semblait se soucier fort peu de ces caresses.

« Je sens la chair humaine, grommelait-il de sa large gueule béante.

— Ours de mon cœur, lui dit la dame, tu te trompes ; comment un homme viendrait-il dans cette triste solitude ?

— Je sens la chair humaine, » grommelait de nouveau l'animal.

Et il rôdait en renâclant tout autour du lit de son épouse.

Le chevalier, comme on pense, n'était guère à son aise, et malgré tout son courage, une sueur froide lui décollait du front. Cependant l'imminence même du péril rendit à Wulfilde toute sa résolution :

« Cher ours, dit-elle, tu vas me mettre ce lit tout sens dessus dessous ; arrière ! ou redoute ma colère. »

L'ours, qui s'inquiétait peu d'une telle menace, ne

cessait de rôder en renâclant autour de la tenture du lit. Mais, tout ours qu'il était, il ne s'en trouvait pas moins sous la pantoufle de la dame. Donc, comme il fit mine de fourrer son museau sous le lit, Wulfilde prit son courage à deux mains, et vous lui appliqua dans les reins un coup de pied si violent que le pauvre hère, tout honteux, se traîna vers sa litière, s'y accroupit et se mit en grognant à se sucer les pattes. Après quoi il s'endormit bientôt et ronfla comme un ours.

La bonne Wulfilde s'empresse alors de réconforter son frère avec un verre de vin des Canaries et un biscuit, puis elle l'exhorte à avoir bon courage, le danger étant maintenant plus d'à moitié passé. Reinald se remit sous le lit sur le tapis; il était tellement fatigué de son aventure, qu'il ne tarda pas à céder à un profond sommeil, et à ronfler à l'envi de son beau-frère l'ours.

A son réveil, il se trouvait dans un magnifique lit de parade, dans une chambre toute tendue de soie. Le soleil du matin dardait ses rayons à travers les rideaux à demi relevés. Près du lit, sur quelques tabourets garnis de velours étaient ses habits et tout son équipement de chevalier, et il avait à sa portée une petite clochette d'argent pour appeler les domestiques. Reinald ne comprenait pas comment il avait été transporté de la terrible caverne dans un palais si splendide, et ne savait s'il rêvait à cette heure ou s'il avait rêvé toute sa précédente aventure dans la forêt. Pour sortir de cette incertitude, il agita la clochette. Un valet de chambre élégamment vêtu parut aussitôt, lui demanda ses ordres, et l'avertit que sa sœur Wulfilde et son époux le prince Albert l'Ours l'attendaient avec une vive impatience.

Le jeune comte ne pouvait revenir de sa surprise. Toutefois, bien que la sueur froide lui décollât du front à ce nom d'ours qui venait d'être prononcé, il s'habilla en toute hâte, et se dirigea vers l'antichambre, où il trouva une foule de pages, de valets et d'heidi-ques, qui l'attendaient. Escorté de cette brillante suite,

il traversa quantité de chambres magnifiques, avant d'arriver à la salle d'audience du palais. Sa sœur l'y reçut avec tout le cérémonial usité dans les cours. Un instant après entra Albert l'Ours; mais il n'avait plus la forme, les allures, les instincts d'un ours, c'était un prince des plus aimables. Wulfilde lui présenta son frère, qu'il embrassa avec toute la cordialité d'un bon parent.

Le malheureux prince était soumis à un fatal enchantement avec toute sa cour. A la vérité, tous les sept jours, d'un lever de soleil à l'autre, l'enchantement cessait, et il recouvrait sa liberté. Mais à peine les étoiles blanchissaient-elles, que l'enchantement retombait sur le pays avec la rosée du matin, le château se métamorphosait en un rocher escarpé, le parc en une sinistre solitude, les sources et les cascades en flaques d'eau stagnante et trouble; quant au maître du château, il devenait un vilain ours velu, ses chevaliers et ses serviteurs des blaireaux et des martres, enfin les dames de la cour des chouettes et

des chauves-souris, qui jour et nuit faisaient entendre des cris plaintifs.

Voici ce qui fut raconté à Reinald par sa sœur et par son beau-frère : « C'était dans un de ses jours

de liberté qu'Albert avait emmené sa fiancée. La belle Wulfilde qui, six jours durant, avait pleuré à l'idée de devenir la victime d'un ours, oublia tout son chagrin, quand elle se vit l'épouse d'un jeune et brillant chevalier, qui l'installait dans un palais magnifique. Là, de belles filles, qui attendaient son arrivée, la reçurent avec des fleurs, des chants, des instruments de musique, et remplacèrent sa toilette un peu rustique par de somptueux habits de noces.

Et Wulfilde, sans être vaine, ne put cependant cacher le secret orgueil qu'elle éprouvait à se voir si bien mise, surtout lorsqu'elle vit son image reflétée de tous les côtés par les glaces qui couvraient les murs de sa chambre. Un splendide repas suivit la cérémonie nuptiale,



Bonne mère, pourquoi pleurez-vous? (Page 211, (col. 1.)



Reinald se fraye un chemin avec son épée. (Page 211, col. 1.)

et un bal brillant termina la journée et dura presque toute la nuit.

« Mais le lendemain, quand elle s'éveilla après un court sommeil, quelle ne fut pas sa surprise de se voir reléguée dans une obscure caverne, où la lumière du jour ne pénétrait qu'amortie par une unique ouverture ! Sa surprise se changea en effroi, lorsqu'à cette pâle clarté elle distingua dans un coin sombre un ours effroyable, qui la regardait tristement.

« Elle tomba renversée sur son lit et perdit tout à fait connaissance. Revenue à elle, après un temps assez long, elle rassembla ses forces pour jeter un cri auquel répondirent du dehors cent chouettes. Quant à l'ours, son cœur sensible ne put soutenir une scène si déchirante, et force lui fut d'aller gémir et maugréer en plein air sur sa destinée. Il se leva donc tout hargneux de sa litière, et se mit à trotter en grommelant par la forêt, pour n'en revenir que le septième jour, juste au moment où l'enchantement devait cesser.

« Au milieu des joies de la noce, on avait négligé de placer auprès du lit de la pauvre Wulfilde des provisions de bouche et les rafraichissements indispensables ; car sur tous les objets inanimés que touchait Wulfilde, l'enchantement n'avait aucun pouvoir ; mais très-probablement Albert avait été surpris par l'heure fatale de la métamorphose. Le fait est que l'infortunée, toute aux angoisses de son cœur, languit deux jours entiers sans songer à prendre la moindre nourriture ; mais à la fin la nature se révolta avec une fougue impétueuse, et excita en elle une faim sauvage, qui la poussa hors de la caverne pour chercher quelque chose à se mettre sous la dent. Elle puisa d'abord dans le creux de sa main un peu d'eau à la source voisine, en humecta ses lèvres desséchées, puis cueillit quelques mûres et quelques fruits de rosiers ; enfin, cédant à un aveugle instinct, elle dévora avidement une poignée de glands et en rapporta plein son tablier dans la grotte : j'ai dit *un aveugle instinct*, car elle se souciait peu de vivre ; elle ne souhaitait même rien avec plus de passion que de mourir.

« C'est avec ce souhait qu'elle s'endormit le soir du sixième jour ; et le lendemain, de grand matin, elle se réveillait dans la chambre magnifique où elle était entrée comme fiancée. Son bel et tendre époux vint lui

exprimer dans les termes les plus touchants son regret de l'avoir réduite à une si triste condition, et il lui demandait pardon en pleurant. Ensuite il lui expliqua toute l'affaire : que chaque septième jour rendait l'enchantement impuissant, et remettait tout dans l'état naturel. La bonne Wulfilde fut émue de la tendresse de son mari ; elle pensa qu'un mariage était encore assez heureux, quand un jour sur sept était tout à fait sans nuages, et que les unions les plus fortunées jouissaient seules d'un tel privilège ; bref, elle ne se trouva pas trop à plaindre, et Albert, voyant qu'elle se résignait à son sort, fut l'ours le plus fortuné qui eût jamais existé sous le soleil.

« Seulement, pour ne pas s'exposer de nouveau à

mourir de faim dans la caverne, elle prit soin, chaque jour où elle se mettait à table, de bourrer deux larges poches de confitures, d'oranges douces et autres fruits excellents. De plus, elle serra soigneusement dans sa couchette quelques bouteilles de bon vin ; si bien que sa cuisine et son cellier furent désormais très-suffisamment pourvus pour les temps des métamorphoses.

Il y avait déjà vingt et un ans qu'elle vivait dans la forêt enchantée, sans qu'un si long espace de temps eût flétri les charmes de sa jeunesse. C'est qu'en dépit de tous les agents apparents de destruction, la mère Nature garde toujours ses droits ; jusque dans le monde des enchantements, elle veille soigneusement à leur maintien et résiste à toutes les révolutions qu'amène le temps dans sa marche, tant que les choses de ce bas monde sont soustraites à sa puissance par quelque force

magique. Or, d'après le compte de la bonne mère Nature, la belle Wulfilde n'avait réellement vécu que trois années dans les vingt et une qu'avait duré jusque-là l'enchantement dont elle était victime, et elle se trouvait encore, par conséquent, dans la fleur de l'âge. Et il en était de même pour son époux et pour toute sa cour.

Le noble couple découvrit tout ce mystère au jeune chevalier dans un cabinet de verdure, où s'entrelaçaient le jasmin sauvage et le chèvrefeuille. On vit rarement une plus belle journée, et elle ne s'écoula que trop vite au milieu de toutes sortes de magnificences et de divertissements. Après le repas de midi, on se retira dans les appartements et l'on joua. Quel-



Reinald songe à délivrer ses sœurs. (Page 211, col. 1.)

ques-uns des courtisans se promènèrent avec les dames dans le parc, jusqu'à ce que la trompette eut annoncé le repas du soir.

Ce repas fut servi dans une galerie décorée de glaces innombrables, où se reflétaient à l'infini les lumières de mille flambeaux. On mangea et on but gaiement jusqu'à minuit. Wulfilde, avec sa prévoyance accoutumée, remplit ses poches, et conseilla à son frère de ne pas oublier les siennes. Lorsqu'on eut desservi, Albert parut devenir inquiet et murmura quelques mots tout bas à l'oreille de sa femme. Après quoi celle-ci, prenant à part son frère, lui dit avec un accent de douloureuse pitié :

« Mon frère chéri, il faut nous séparer ; l'heure de la métamorphose approche, et toutes les magnificences et toutes les joies de ce palais vont disparaître. Albert est inquiet à cause de toi, il craint pour ta vie ; peut-être ne pourrait-il résister à son sauvage instinct de bête féroce, si tu attendais ici le moment où il va retomber sous la loi d'un enchantement funeste. Quitte donc cette forêt de malheur et ne reviens plus nous voir.

— Ah ! répondit Reinald, que ma destinée s'accomplisse ! mais je ne puis me séparer ainsi de vous, mes bons amis ! C'est pour te chercher, sœur chérie, que j'ai tenté cette entreprise, et comme je t'ai trouvée, je ne quitte plus désormais sans toi cette forêt. Dis-moi seulement comment je pourrais rompre l'enchantement qui pèse sur ton mari et sur toi.

— Hélas ! dit-elle, nul mortel ne le saurait rompre ! »

Ici Albert se mêla à la conversation, et instruit de l'audacieuse résolution du jeune homme, il mit tant de persuasion dans ses paroles pour l'en détourner, que Reinald, à la fin, dut céder à son désir, surtout aux prières et aux larmes de sa sœur, et se préparer au départ.

Au moment de se séparer, quand ces trois cœurs achevaient de se témoigner leur mutuelle sympathie par un dernier adieu, le prince Albert tira son portefeuille, y prit trois poils d'ours, qu'il roula dans un petit papier, et les remit ensuite à son beau-frère, comme souvenir de son aventure dans la forêt enchantée.

« Pourtant, mon ami, lui dit-il d'un air sérieux, ne dédaignez pas cette bagatelle ; si jamais vous vous trouvez dans quelque nécessité pressante, frottez vivement ces trois poils entre vos mains et attendez le résultat. »

Un élégant phaéton, attelé de six chevaux noirs, attendait dans la cour avec une foule de cavaliers et de serviteurs. Reinald y sauta lestement.

« Adieu, frère ! cria Albert l'Ours à la portière.

— Adieu, frère ! » répondit Reinald.

Et la voiture roula comme un tonnerre sur le pont-levis du château.

Traduit de l'allemand de MATEUS, par MATERNE.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LE CHEVAL ARABE ET SON MAÎTRE.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste

sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre, pour en faire présent au pacha. Le chef arabe avait reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier.

Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes : l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.

« Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ? Tu seras emprisonné avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les femmes ne t'apporteront plus le lait de chameau ou l'orge dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d'Égypte ; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraichissait ton poil aussi blanc que ton écume : qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais : va dire à ma femme que je ne reviendrai plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. »

En parlant ainsi, il avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre ; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer : il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré, les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe.

LAMARTINE.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Marie de Rabutin-Chantal (née à Paris ou à Bourbilly, près Semur, en 1626, morte à Grignan en 1696) était petite-fille de la célèbre baronne de Chantal, que l'Eglise a associée à la gloire de saint François de Sales.

Orpheline dès l'âge le plus tendre, ornée de tous les dons de la naissance, de la beauté et de la fortune, elle fut mariée très-jeune au marquis de Sévigné, homme fastueux, léger, inconstant, qui ne fit rien pour la rendre heureuse, et qui, après sept ans de mariage, tué en duel, la laissa veuve avec deux enfants et une fortune très-compromise. La conduite de Mme de Sévigné fut

exemplaire, alors comme dans tout le reste de sa vie.

Elle passa d'abord quelques années dans une profonde retraite, pour rétablir, par une sévère économie, la fortune de ses enfants; puis elle reparut dans le monde et à la cour, dont elle fut l'ornement, autant par le charme de son caractère que par les grâces de son esprit. Cet esprit était d'une justesse, d'une étendue, d'une vivacité, d'un agrément admirable, en même temps que d'un naturel et d'une simplicité parfaite. Elle parlait délicieusement; elle écrivait encore mieux.

Après sa mort, on a recueilli ses lettres : elles sont un des chefs-d'œuvre de la littérature du siècle de Louis XIV; en sorte que Mme de Sévigné, qui n'avait jamais songé à écrire pour le public, encore moins pour la postérité, a été auteur sans le savoir, et auteur du premier ordre.

La plupart de ces lettres sont adressées à sa fille, qui, ayant épousé le comte de Grignan, gouverneur de Provence, avait été obligée de se séparer d'elle. Jamais l'amour maternel ne s'est exprimé avec une passion plus vraie et plus touchante. Dans ces lettres, elle varie de mille et mille façons l'expression de son inépuisable tendresse, et en même temps elle sait tirer des objets les plus frivoles les réflexions les plus profondes, et s'élever du plus riant badinage aux mouvements de la plus sublime éloquence.

Sa fin fut digne de sa vie. Inquiète pour les jours de sa fille, sérieusement menacés par une maladie dangereuse, elle se rendit auprès d'elle en Provence, lui prodigua ses soins, la ranima, la sauva; mais, lorsque épuisée par ses fatigues et par ses veilles, elle voulut retourner à Paris auprès de son fils, elle tomba malade et mourut en route.

A. L.

LA FIN DE L'AUTOMNE.

Que sont devenus ces jours si agréables, où, caché dans un buisson épais d'aubépine en fleurs, le rossignol chantait sur un ton si doux le triomphe du printemps, et me charmait jour et nuit par ses modulations ravissantes?

Tout languit dans les champs, tout meurt. L'astre du jour s'éloigne, et ne lance plus que par intervalles de pâles rayons à travers les plaines nébuleuses de l'air : il semble n'éclairer qu'avec regret les tristes ruines de la nature champêtre.

Charmants oiseaux, qui mêlez au vert naissant des arbrisseaux les couleurs de votre brillant plumage, je n'entendrai donc de longtemps, dans ces bosquets harmonieux, vos tendres accords; de longtemps je ne reverrai l'hirondelle voyageuse déclarer la guerre au frêle moucheron, et raser d'une aile légère l'onde azurée de ce beau lac. Chassée par les vents fougueux du Nord, elle abandonne son nid, et, loin de mon toit hospitalier, s'envole vers des climats plus doux.

La cigogne au long bec et la grue passagère prennent la fuite et s'élèvent au haut des nues, tandis que le corbeau fatigue l'air de son vol pesant, et fait entendre partout de lugubres croassements.

O combien cette campagne superbe est changée! Comme l'aquilon et la froidure ont déshonoré ces champs, ces coteaux! comme ils ont flétri ces gazons pâissants, et ces jardins, couverts naguère de fleurs et de fruits! Je ne reconnais plus ces contrées si fé-

condes; ma vue, de tout côté, ne découvre que d'affligeants objets.

A la place de son pampre verdoyant et de ses raisins ambrés, la vigne ne m'offre que d'arides sarments effeuillés par les vents pluvieux. Ces antiques forêts qui bornent l'horizon, ces ormes robustes ont perdu leur ombre majestueuse : ils se dépouillent de leur vaste feuillage, et ne présentent au loin que leur cime jaunissante.

Ainsi, dans ces bocages qui m'encharmaient, mon âme n'éprouve aujourd'hui que des impressions douloureuses. Parterres embellis, il n'y a qu'un moment, d'un vif émail, non, je ne puis soutenir la vue de vos tiges défléuries et de vos bordures décolorées; c'en est fait, je vais m'éloigner malgré moi. Le dernier beau jour de l'automne est passé avec la dernière rose que j'ai cueillie sur sa branche épineuse.

Ils renaîtront, cependant, ces beaux jours, ces doux ombrages que je regrette; ils renaîtront. Ces gazons reverdiront. Le soleil rendra la vie à ces bois, à ces campagnes dépeuplées. De nouvelles fleurs émailleront ces champs. Encore quelques mois, et la nature sortira de ses ruines plus brillante et plus belle.

Mais pour nous, malheureux mortels, quand l'hiver de notre vie est arrivé, notre printemps ne peut plus renaître.

Tels sont les tristes pensers qu'au déclin de l'automne, le spectacle de la nature mourante inspire à mon âme désolée.

Le deuil de la terre commence. Déjà les nuages amoncelés s'abaissent. Inondé de vapeurs contagieuses, l'air s'obscurcit, la neige tombe à gros flocons, et couvre le front sourcilieux des montagnes.

Je vois l'horrible hiver, agitant ses glaçons, s'élancer des cavernes du Nord, entouré d'âpres frimas et de brouillards impurs, qui s'étendent rapidement sur les plaines attristées. Son souffle enchaîne les flots qui se poursuivent, et rend immobiles les rivières profondes : enseveli sous une voûte de glace, image de la tombe, le grand fleuve qui arrosait ces riches campagnes a disparu.

J'entends les mugissements des mers irritées; les ouragans impétueux rugissent dans les airs.

Adieu, retraite si chérie où j'ai passé tant d'heureux moments : adieu, source limpide et pure, aimable ruisseau qui coules en murmurant parmi des cailloux dorés, sur un sable d'argent : adieu, tendres arbustes que j'ai cultivés avec tant de soin; bosquets paisibles que la belle saison et le chant du rossignol rendent si délicieux : je ne vous reverrai qu'au retour des zéphirs parfumés, et du printemps couronné de verdure et de fleurs.

Tourmenté par les vents homicides, je reprends en frissonnant le chemin de la ville, où, tandis que l'aquilon en fureur frémit à travers ma fenêtre ébranlée, tranquille je vais m'endormir au bruit de ses sifflements aigus, ou converser en paix avec de fidèles amis rassemblés autour de mon foyer.

REYRAC.

LE FAUCON.

Un roi de Perse avait un faucon favori. Un jour qu'il était à la chasse, son faucon au poing, un daim partit devant lui; le roi lâcha l'oiseau et courut après le daim. Il s'égara, et, se sentant très-las et surtout très-altéré,

il s'arrêta et chercha une source. Il en découvrit une qui filtrait goutte à goutte d'un rocher; il prit une petite tasse dans sa gibecière et s'en servit pour y recevoir les gouttes d'eau.

La tasse étant remplie, le roi la portait à sa bouche et allait boire, quand le faucon, qui l'avait suivi, vint et renversa la tasse d'un coup d'aile. Le roi, très-fâché de ce contre-temps, remplit une seconde fois sa tasse. Il allait boire, quand le faucon renversa la tasse d'un second coup d'aile. Le roi, transporté de colère, saisit l'oiseau et le jeta si rudement par terre, qu'il le tua.

L'échanson arriva. Le roi lui dit que, n'ayant pas le temps d'attendre l'eau qui tombait goutte à goutte, il désirait qu'il allât à la source même. L'échanson prend la tasse et monte sur le rocher. Arrivé au sommet, il trouve dans la fontaine un serpent mort, dont le venin et la corruption se mêlaient à l'eau qui découlait du rocher. Il redescendit vers le roi et lui rapporta le fait.

Le roi versa des larmes. Il raconta l'aventure du faucon, et fit plusieurs réflexions sur les fatales conséquences de la précipitation et de l'étourderie, et conserva toute sa vie le souvenir de son injustice. X.



L'aéronaute Testu et les paysans de Montmorency.

L'AÉRONAUTE TESTU.

Au mois de juin 1786, un aéronaute nommé Testu partit de Paris dans l'après-midi, et passa la nuit dans son ballon. Vers cinq heures du matin, il s'approcha de terre au-dessus de la plaine de Montmorency; mais les paysans accoururent en foule, saisirent la corde qui pendait à la nacelle, et refusèrent de laisser partir l'aéronaute avant qu'il eût payé le dommage fait au propriétaire du champ, qui avait été ravagé par les curieux. On s'empara même du manteau du voyageur. Celui-ci, renonçant à employer la force pour s'échap-

per, eut recours aux négociations; il proposa aux paysans de le remorquer jusqu'au village, où il s'arrangerait à l'amiable avec eux; plus de vingt personnes s'attelèrent à la corde et entraînèrent le ballon. Testu jeta un sac de lest et coupa la corde, qui retomba sur les paysans ébahis et chargeant d'imprécations l'aéronaute, qui disparut bientôt dans les nuages. Il prit terre près de Varenville, puis remonta à une grande hauteur, et séjourna pendant trois heures au milieu de nuages orageux où la foudre éclata plusieurs fois à côté de lui. Après avoir vu lever le soleil, Testu descendit à vingt-cinq lieues de Paris, à quatre heures du matin. Z.